

Das Ziel ist der Weg

Katja Gentinetta

Die Corona-Krise gönnte dem Klima leider nur eine kurze Verschnaufpause. So sehr uns der klare Himmel, die saubere Luft und die Delphine in Venedig gefreut haben mögen – ein Lockdown löst das Klimaproblem nicht. Fast wäre man versucht gewesen, ihn als überaus effektives Instrument zu propagieren, denn der abrupte Stopp des Flug- und Privatverkehrs und der verordnete Verbleib in den eigenen vier Wänden hatten durchaus ihren Umwelteffekt: Noch nie in der Geschichte ging der CO₂-Ausstoss derart zurück wie in diesem Jahr. Gegen solch drastische Massnahmen als klimapolitisches Instrument sprechen jedoch die verheerenden Nebeneffekte: Unternehmen gehen unter, die Eventbranche ein, Menschen verlieren ihre Arbeit, die Armut nimmt zu. Und sinkender Wohlstand bedeutet immer auch weniger Investitionen in Klimaschutz. So gesehen wäre nur ein totaler Lockdown ein wirksames Instrument: Wir, die massgeblichen Mitverursacher des Klimawandels, würden von der Erdoberfläche verschwinden.

Das mag zugegeben etwas radikal gedacht sein, macht aber deutlich: Wir müssen bessere – im wahrsten Sinne des Wortes lebenswertere – Wege finden, unseren ökologischen Fussabdruck zu verringern. Und dazu gehören weder die Postwachstums-Ideologie noch eine Verzichtskultur – ganz einfach, weil sie dem Menschen mit seinem Drang nach steter Verbesserung, seinen unterschiedlichsten Vorlieben und auch seinem Wunsch nach Selbstentfaltung nicht oder nur sehr bedingt entsprechen. Statt gegen unsere Natur anzukämpfen, müssen wir vielmehr unsere Bedürfnisse anerkennen – und unsere Stärken aktivieren.

Dabei ist die Rollenteilung klar: Die Politik definiert die Ziele, Wirtschaft und Gesellschaft leisten die Umsetzung. Dabei ist der Hebel der Wirtschaft entscheidend – und es ist durchaus nicht zu ihrem Nachteil, wenn sie von kreativen Möglichkeiten regen Gebrauch machen. Beispiele gibt es genügend: Emmi reduziert konsequent die Verschwendung von Verpackungsmaterialien und entwickelte 2019 einen Joghurtbecher, dessen Produktion 60 Prozent weniger CO₂-Emissionen verursacht; Holcim lancierte jüngst als Beitrag zur Kreislaufwirtschaft einen ressourcenschonenden und klimaneutralen Beton; und H&M sammelt getragene Kleider und verkauft sie, je nach Qualität, als Secondhandware, verwendet sie wieder für andere textile

Dr. Katja Gentinetta: Politische Philosophin, ist Universitätsdozentin, Publizistin, Verwaltungsrätin, Co-Moderatorin der «NZZ Standpunkte», Wirtschaftskolumnistin der «NZZ am Sonntag» sowie Mitglied vom Aufsichtsrat des IKRK.

Dr. Katja Gentinetta : Docteur en philosophie politique, Katja Gentinetta est chargée de cours à l'université, journaliste, et membre de conseils d'administration. Elle co-anime l'émission de la NZZ « Standpunkte », tient la chronique économique de la NZZ am Sonntag, et siège à l'Assemblée et au Conseil de l'Assemblée du CICR.



Foto: Benjamin Hofer

Produkte oder übergibt sie zur Weiterverarbeitung in Isolationsmaterialien; das Bekleidungsunternehmen ist dabei nicht nur um die Logistik besorgt, sondern investiert auch in entsprechende Forschung und Entwicklung.

Solche Unternehmen machen – ebenso wie zahlreiche KMU – vor, was klimafreundliches Wirtschaften heisst. Das ist gut so – und besser als zu warten, bis der Staat mit detaillierten Vorschriften eingreift. Denn es gibt keine guten Gründe mehr, nicht in entsprechende Prozesse und Technologien zu investieren. Man erinnere sich an die deutsche Autoindustrie, die sich vehement gegen den Katalysator wehrte, obwohl er in Japan und in den USA bereits erfolgreich eingeführt war: Die Bundesregierung hatte keine Wahl, als ihn zu verordnen. Heute sind Autos ohne Abgasreinigung nicht mehr denkbar. Gleichzeitig wird weiter geforscht und entwickelt, weil die Branche weiss, dass sie ihren Verbrauch verringern und von fossilen Brennstoffen wegkommen muss. Und der Markt wartet darauf.

Mit meditativem Voranschreiten ist es also nicht getan. Im Gegenteil: Wir müssen uns sputen. Das Ziel ist klar. Wenn die Wirtschaft ihren Weg geht, kann sie ihre schöpferische Zerstörungskraft, wie Schumpeter das sich ständig neu erfindende Unternehmertum beschrieb, in schöpferische Erhaltung ummünzen: in die Erhaltung der Umwelt, unserer Lebensgrundlagen und obendrein unserer Freude am Leben. ■

La voie à suivre et le but ne font qu'un

Katja Gentinetta

Chacun sait à présent que la crise du coronavirus n'a pu accorder à l'environnement qu'un court répit. Nous étions sans doute heureux de respirer l'air pur et d'admirer le ciel dégagé ou les dauphins à Venise, mais ce n'est pas un confinement qui réglera le problème du climat. Il est vrai qu'on aurait presque été tenté de disséminer cet instrument extrêmement efficace au vu de l'effet sur l'environnement qu'ont eu l'arrêt soudain du trafic aérien et des transports privés ainsi que l'ordre donné à tous de rester entre nos quatre murs, tant la baisse des émissions de CO₂ en 2020 fut inédite. Cependant, les effets secondaires dévastateurs de cette approche drastique empêchent d'en faire un instrument de politique climatique : des entreprises périssent, le secteur de l'événement agonise, des gens perdent leur emploi, la pauvreté augmente. Or qui dit baisse du niveau de vie dit toujours baisse des investissements dans la protection de l'environnement. Sous cet angle, le seul instrument efficace serait un confinement total : en tant que premiers responsables du changement climatique, nous disparaîtrions de la surface de la terre.

Cette idée, certes un peu radicale, démontre néanmoins ceci : nous devons trouver de meilleures voies – plus dignes d'être vécues au sens propre – pour réduire notre empreinte écologique. Ni l'idéologie de la post-croissance ni la culture du renoncement n'en font partie – ne fût-ce que parce que ces voies sont en inadéquation totale ou quasi-totale avec notre fervent besoin d'amélioration constante, nos penchants les plus divers et notre souhait de nous épanouir. Au lieu de refouler notre nature, nous devons admettre nos besoins, et galvaniser nos forces.

La répartition des rôles est claire : le politique définit les objectifs, tan-dis que l'économie et la société les mettent en œuvre. À cet égard, le levier qu'a l'économie est décisif, ce qui n'est pas du tout à son détriment lorsqu'elle exploite activement les possibilités de créer. Les exemples ne manquent pas : Emmi emploie de moins en moins de matériel d'emballage chaque année et a mis au point en 2019 un pot de yaourt dont la production émet 60 % de CO₂ en moins ; Holcim a lancé récemment, pour contribuer à l'économie circulaire, un béton peu polluant et climatiquement neutre ; H&M récupère les vêtements déjà portés et, en fonction de leur état,

les vend en tant qu'articles de seconde main, en fait d'autres produits textiles, ou les cède à une société qui en fera des matériaux d'isolation ; cette entreprise d'habillement s'occupe de la logistique, mais investit également dans la R&D sur ces aspects.

Ces entreprises montrent – comme de nombreuses PME – ce qu'est une activité économique qui respecte le climat. On s'en félicite, et cela vaut mieux que d'attendre que l'État intervienne à coups de règles détaillées, car il n'y a plus aucune bonne raison de ne pas investir dans ces processus et technologies. Souvenons-nous de l'industrie automobile allemande qui s'était opposée bec et ongles au catalyseur, déjà lancé pourtant avec succès au Japon et aux États-Unis : le gouvernement à Berlin s'est retrouvé contraint de l'imposer. Aujourd'hui, les voitures sans système d'épuration des gaz d'échappement sont devenues impensables. Et entretemps, la recherche et le développement continuent car ce secteur sait qu'il doit réduire sa consommation et dire adieu aux carburants fossiles. C'est ce qu'attend le marché.

Méditer ne suffit donc pas pour progresser. Que du contraire, il est grand temps d'agir. Le but est clair, et si on laisse l'économie choisir sa voie, elle pourra convertir la force de destruction créatrice, dont Schumpeter parlait pour décrire l'entrepreneuriat qui se renouvelle sans cesse, en une force de préservation créatrice : préservation de l'environnement, de nos conditions d'existence, et surtout de notre joie de vivre. ■